

Trois ou quatre ouvrages parus ces derniers temps traitent de Marseille et de son architecture. Ce ne serait que justice, pour une ville récemment inscrite au patrimoine mondial, si ce n'étaient les maux qui l'accablent par ailleurs :

Marseille est désindustrialisée, désertée, dépeuplée... À l'évidence, d'autres sont plus mal lotis... Mais imagine-t-on, « à deux heures d'avion de Paris », quelque part dans les Balkans, un guide attentionné qui nous parlerait d'architecture, dans une ville ravagée ?

Des hommes en armes patrouillent dans les rues. Sous les tirs de mortier, on presse le pas, on longe les murs... On n'en parle jamais ! Entre deux immeubles balafrés de fraîche date, on nous montre un hôtel dont la façade aurait été défigurée en 1852 ; au côté de cendres encore chaudes, l'emplacement d'un temple disparu en 1670 ; sous une barricade de gravats, la trace d'un mur grec... On s'attarde sur un immeuble éventré par les bombes, vérolé par la mitraille, pour nous signaler, quelque-part au-dessus de ce qui reste de l'entresol, un angelot « malheureusement dégradé en 1920 ». Et dans la nuit zébrée de jaune, on évoque le temps qui passe en mangeant des loukoums, « probablement les meilleurs du monde ». Tout soudain, une main sur notre épaule, l'air badin, le regard en coin, on évoque un film récent, dont le scénario laisserait accroire qu'une guerre à lieu en ce moment même, dont nous aurions été, si on avait cru devoir auparavant nous en toucher un mot, le spectateur effaré...

Toute proportion gardée – nous sommes en France, et en paix – le même trouble nous anime à la lecture de *Marseille, la passion des contrastes*, un très beau livre de l'Institut Français d'Architecture.

M., la passion des contrastes

Marseille antique, riche et savante, baroque, marchande, impériale, est magnifiquement illustrée, sous toutes ses coutures.

Marseille ruinée, désertée par les citoyens solvables, entaillée par les voies rapides, écrasée à l'ombre des barres immenses, ne transpire qu'en de rares occasions : l'arrière-plan d'une photo, l'évocation furtive d'un film de René Allio.

Quand bien même on l'aurait reproché à Maurice Culot à propos de ses précédents travaux, il n'est pas illégitime de cerner son objet, de succomber aux seuls charmes de l'histoire ancienne. Toulouse, Bordeaux, Amiens, abordés dans les ouvrages de la même collection, s'en sont bien trouvés, dès lors que l'histoire y était systématiquement actualisée par un projet. Cette mise en perspective n'a pas été possible à Marseille. Les auteurs s'en excusent en des termes d'une rare et savante polysémie : « le projet d'origine visait à faire surgir la cohérence historique urbaine de la ville et à proposer à son appui des exemples d'interventions, des projets qui témoigneraient d'une possible continuité. Mais la ville fragmentée, la ville éclatée, la cosmopolis aux vingt visages de Suarès, la ville des contrastes aux antipodes de la nature homogène de Toulouse ou Bordeaux, est restée rétive à nos appels et s'est refusée à rentrer dans le moule de la collection. Vaincus, nous l'avons laissée se présenter elle-même. »

Nul ne doute que le sujet, *la ville, etc.*, désigne le génie du lieu. Mais des pressions locales, inimaginables, n'auraient pas eu d'autres effets, et l'aveu ironique d'y avoir cédé, impensable, n'aurait pas trouvé de meilleure expression.

L'introduction nous invite, sur ce même principe, à une double lecture de l'ouvrage, et de chacun des articles qui le composent.

Dans « Marseille Rebelle », Edmonde Charles-Roux illustre avec talent le lieu commun d'une ville farouchement attachée à son indépendance. Mais le détail de ses révoltes révèle une longue suite d'allégeances mal placées : le parti de Pompée contre César ; celui du pape d'Avignon quand Rome se relève ; le parti de François I^{er} à la veille du désastre de Pavie ; la rigueur de la foi contre le parjure Henri IV ; l'obscurantisme féodal contre Louis XIV ; le parti girondin au plus fort de la terreur... Plus tard – l'histoire ne le dit pas – Marseille misera sur l'empire français, quand il s'effondra, et sur l'industrialisation de l'Étang-de-Berre, au seuil des grands chocs pétroliers. La Ville refusera une *communauté urbaine* avec ses voisins, juste avant qu'ils ne prospèrent à ses dépens. Marseille, enfin, ne sera pas étrangère à une *loi de décentralisation* tribale, instaurant la règle du chacun-chez-soi, quand son ultime recours serait la solidarité nationale. Marseille est chargée d'histoire, en ce sens où les gens heureux n'en ont pas.

Jean-Jacques Gloton nous révèle « un paysage baroque » de première grandeur. La chapelle de la Vieille Charité, réalisée par Pierre Puget, mérite une place de choix dans l'histoire de l'architecture, par l'impureté qui, sans doute, l'en avait fait écarter : « l'ovale berninesque du vaisseau s'enveloppe d'un jeu inouï d'espaces secondaires, chapelles, corridors, escaliers, tribunes », jeu auquel pourrait s'appliquer le mot d'Henri Gaudin à propos des raccords médiévaux, « l'invagination » qui a valu à ses lecteurs un passage obligé par les dictionnaires médicaux. Si Gloton entame son propos par un ovale, il le conclut par une ellipse : « que faire pour le Cours Belsunce, devenu en un siècle et demi d'une lecture difficile et parfois même ignoré des Marseillais ? » Subtil raccourci, qui évoque, sans les détailler, les destructions massives de la fin du siècle dernier, trois barres plantées en travers du site après-guerre, et un centre commercial tout récent, d'une abjection toute marseillaise.

Jean-Marc Chancel nous promène dans « une ville à la campagne », à la découverte des *bastides*, ces résidences très particulières où, en fin de semaine, séjournaient les riches marseillais, associant avec bonheur la gestion agricole aux jardins d'agrément. Ces domaines ont structuré le paysage marseillais. Transformés, ils perdurent dans le découpage foncier. Mais si « la ville moderne continue aujourd'hui encore sa conquête », c'est en note de bas de page, en très petits caractères, qu'il faut en lire les effets : « pendant la rédaction de cet article ont été mis en construction : 3000 mètres carrés de bureaux dans la Magalone (XVII^{ème} siècle), un lotissement "grand standing" dans la villa Luce (XVIII^{ème} siècle); la bastide de Valbrun (début du XVIII^{ème} siècle) a été détruite pour faire place à un centre des "Télécom", pour ne citer que les plus prestigieuses. »

Avec la même discrétion, Marcel Roncayolo nous invite à redécouvrir « cette matrice de la ville, le contact avec d'autres cultures », Claudette Peyrusse dénonce en passant « *la complaisance pour l'âge d'or* » ... On ne citera pas ici tous les auteurs qui s'adonnent, à des degrés divers, aux plaisirs de l'euphémisme, règle incontournable de la rhétorique locale : on peut tout dire à Marseille, à la condition de n'être pas entendu !

Mais parce qu'à l'occasion, un *estranger* préfère à nos manières des propos explicites, on se permettra, pour éclairer un ouvrage susceptible de l'agacer, de citer trois livres que nous aimons.

M., ville & port

Marseille, Ville & Port est un album d'image, réunissant tout ce que la ville a pu compter comme projets portuaires après le XVIII^e siècle, savamment redessinés par les auteurs.

Marseille, Ville & Port est aussi l'histoire d'une confiscation. Aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, la ville est progressivement privée des activités portuaires qui assuraient l'essentiel de sa prospérité.

Sous sa forme archaïque, le port était une pièce urbaine de dimension finie, en contact étroit avec les rues qui l'enserraient. Les « domaines » où étaient entreposées les marchandises occupaient les mêmes parcelles que l'architecture domestique, utilisaient le même vocabulaire architectural. Le commerce d'entrepôt – où la rétention des marchandises jouait un rôle spéculatif – se prolongeait par des pratiques urbaines. On stockait à Rive-Neuve, on transigeait à la Bourse, on contractait sur la Canebière, on humait l'air du marché à la terrasse des cafés...

Dernier avatar de port devenu « autonome », le complexe industriel et portuaire de Fos-sur-Mer, initié dans les années soixante, est construit en rase campagne, loin de la ville, sous des formes rationalisées, spécialisées et extensives. Le zonage ventile les fonctions portuaires, les industries de transformations, les zones résidentielles, au service de la plus grande fluidité des marchandises et des hommes.

Marseille, qui devait en constituer le pôle directionnel et administratif, n'accueille plus que les laissés-pour-compte d'une prospérité incertaine.

L'histoire n'est pas linéaire : alors que la ville est encore étroitement liée à son port, des efforts de rationalisation et de spécialisation sont déjà en œuvre ; alors qu'une activité distincte s'impose à l'évidence, on persiste encore à vouloir développer la ville aux côtés du port.

C'est tout le mérite de l'ouvrage : montrer, aux sources de la dépopulation et de la ruine de Marseille, un flux marchand mis à l'écart de la ville ; aux sources de cette confiscation, les travaux et les projets du XIX^{ème} siècle, les rêves, les hésitations, les repentirs, les moyens techniques et formels mis en œuvre à chaque moment.

Le même propos, par les mêmes auteurs, est repris dans l'ouvrage de l'IFA.

On ne saurait leur reprocher la plus stricte concision, nécessaire à un article d'une dizaine de page. Mais la loi du genre n'imposait pas la restriction du thème : tout ce qui peut rattacher les aventures portuaires du XIX^{ème} siècle à l'actualité est passé à l'as ; un drame contemporain est ravalé au rang de curiosité historique, petite touche de couleur vive qui ajoute à « la passion des contrastes ».

M., la fabrique des villes

Cette passion est teintée d'amertume dans *"la Fabrique des Villes"*. Paul Chemetov y consacre quelques pages à son trop bref séjour marseillais. Résumons l'affaire, autant qu'elle peut l'être : en 1987, on chargeait Paul Chemetov d'une étude d'urbanisme de longue haleine ; en 1988, on achevait une campagne électorale... Et laissons la parole à l'architecte démissionné : « Rarement ville affiche tant de beauté et de désolation, cicatrices d'une histoire exacerbée. Pour aimer définitivement Marseille, il suffit d'aller vers le soir au Plan-d'Aou, Beyrouth de l'architecture en surplomb de la carrière des Tuileries, voir se coucher le soleil, à l'heure du rayon vert, comme le font de vieux Maghrébins. »

M., une ville en fuite

D'autres nous ont laissé les traces écrites de leurs fascinations : écrivains cosmopolites et apatrides, artistes déclassés, intellectuels traqués... Parmi des milliers d'autres, ils sont venus à Marseille de 1940 à 1942, avec l'espoir, souvent déçu, d'en sortir du côté de la mer.

Ce sont leurs propos, mêlés à ceux des bourreaux et des spectateurs indifférents, que Jean-Louis Parisi regroupe dans *Marseille, une Ville en Fuite*, collage de citations construit comme un roman noir, d'un dénouement sans surprise. L'aventure s'achève par ces 17 jours de février 44 où la vieille ville, dont on supposait qu'elle abritait les passeurs, les fuyards et les résistants, a été systématiquement dynamitée par l'occupant. Mille cinq cents immeubles ont été abattus, trente mille personnes expulsées, au terme de la plus grande rafle qu'aient menée de concert la police française et les régiments SS. Cette destruction n'est pas qu'une opération de police franco-allemande. Elle a été précédée et légitimée par un discours hygiéniste. De longue date, Marseille proclamait la nécessité d'en finir avec les miasmes de sa vieille ville. L'amnésie s'ensuit.

Cendrars avait clairement identifié « la chance de Marseille » : « Il n'y a pas de ruines ». Quelques-unes ont été mises au jour entre-temps... Mais par un étrange retournement, les marseillais n'ont pas cessé, depuis, d'enfouir les traces de leur mémoire immédiate, avec une *passion de l'oubli* dont la dynamite allemande serait le mythe fondateur.

M., une passion

Telle serait, en réaction, notre *passion des contrastes*, pour autant qu'on puisse la dire. Ceux qui, à Marseille, s'abandonnent aux délices de l'architecture, ne se départissent pas, malgré la légèreté du propos, d'une certaine gravité, toute méditerranéenne. La Halle Puget est reconstruite, la Vieille Charité restaurée, une ou deux bastides reconverties, quelques façades sont ravalées... Bravo ! Mais partout ailleurs, dans le sublime dénuement des banlieues, dans le silence des maisons vides, le plaisir est de sang mêlé.

Pascal Urbain, *Architecture d'Aujourd'hui*, 1994